



## CHAPITRE XIX

SUITE DES NOCES DE GAMACHE

Les époux ne tardèrent pas à paraître, précédés d'une foule d'instruments divers, accompagnés du curé, entourés des deux familles et des principaux habitants de tous les villages voisins.

Quitterie, le visage pâle, l'air sérieux, les yeux baissés, s'avancait, à côté de Gamache, vers une espèce d'amphithéâtre de feuillage, où le curé devait les unir. Ils étaient près d'y arriver, lorsque au milieu de la foule et du tumulte une voix se fait entendre derrière eux : « Arrêtez ! disait cette voix, craignez-vous que le temps ne vous manque ? » Quitterie, Gamache, ceux qui les environnaient, tournèrent aussitôt la tête. On aperçoit un jeune homme, vêtu d'une robe noire bordée de rouge, les cheveux épars, couronné de cyprès, et portant un bâton à la main. Tout le monde reconnut Basile ; et tout le monde, qui l'aimait, trembla que son désespoir ne vint ensanglanter la fête. La foule s'ouvre devant lui : Basile s'avance d'un pas rapide, approche, arrive palpitant, s'arrête non loin des époux, enfonce son bâton sur la terre, et fixant sur Quitterie des yeux égarés et farouches, il reprend haleine quelques instants.

« Vous m'abandonnez, Quitterie, dit-il d'une voix rauque et tremblante, et vous savez cependant que tant que Basile voit le jour, vous ne pouvez avoir un autre époux. Je vous connais trop pour n'être pas sûr que cette seule idée doit empoisonner toute votre félicité. Rassurez-vous, Quitterie, je viens dégager vos serments, vous affranchir de tout remords, vous rendre libre, indépendante, et digne de l'heureux époux que vous m'avez préféré; je viens crier comme vous tous : Vive, vive le riche Gamache avec la belle Quitterie! et j'ajouterai seulement : Meure, meure le pauvre Basile! »

En disant ces mots, il saisit son bâton, retire un long glaive qu'il renfermait, en place la poignée à terre, s'élance sur la pointe, et tombe dans des flots de sang. On crie, on accourt : le fer acéré sortait de deux pieds par le dos. Basile était sans mouvement; don Quichotte le tenait dans ses bras; ses nombreux amis, en versant des larmes, essayaient de retirer le fer; mais le curé les retint, et voulut d'abord confesser le mourant, dans la crainte qu'il n'expirât. Ce dernier avis prévalut. Basile, d'une voix éteinte, s'écria : « Je meurs, mes amis; ah! du moins si Quitterie daignait, à mon dernier moment, me donner la foi d'épouse, je sens qu'alors mon âme, plus calme, pourrait s'ouvrir au repentir, et s'occuper de mériter le pardon de mon désespoir. »

Tous les assistants s'écrièrent qu'il fallait donner cette satisfaction à un mourant. Gamache consentit d'assez mauvaise grâce, le père de Quitterie se fit tirer l'oreille, mais il consentit aussi et le curé bénit ce mariage *in extremis*.

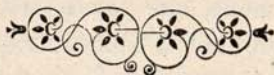
Basile n'eut pas plus tôt entendu que la cérémonie était achevée, qu'il se relève légèrement, tire le fer de sa blessure, et, retombant aux pieds de Quitterie, lui demande de lui pardonner ce qu'il osa tenter pour l'obtenir. Tout le monde resta muet de surprise : quelques-uns, plus simples que les autres, crièrent : Miracle! miracle! « Non, répondit Basile à haute voix, point de miracle, mais adresse, mais industrie, mais ruse permise à l'amour. »

Alors il découvre à tous les yeux un flexible tuyau de fer-blanc qu'il avait placé de manière que le glaive dont il s'était frappé, contenu par ce tuyau, semblait lui traverser le corps. Des vessies pleines de sang avaient été crevées du même coup.

L'aveu public qu'il fit, sa franchise, son air, sa grâce, donnèrent

à Basile presque tous ses juges. On applaudit à son succès. Quitterie, à peine revenue de son trouble, de sa surprise, ne pouvait, malgré ses efforts, dissimuler sa vive joie. Quelques-uns, plus scrupuleux, ou peut-être humiliés de s'être laissé tromper, ayant osé dire que le mariage était nul, comme contracté par une fraude, Quitterie ne put se contenir plus longtemps, et s'écria d'une voix émue qu'elle le confirmait de nouveau.

A ce mot, Gamache, furieux, ses parents, ses amis, ses valets, mettent l'épée à la main, et veulent fondre sur Basile. Mille autres épées le défendent, et don Quichotte, la lance en arrêt, vole à la tête de ses défenseurs. Sancho, qui toute sa vie avait abhorré cette manière de se disputer, se réfugia bien vite au milieu des grandes marmites, espérant que ce sanctuaire serait respecté par tous les partis. Les deux troupes allaient se charger, lorsque don Quichotte, par un discours très sensé, rétablit la paix; Gamache renonça à la main d'une femme qui ne voulait point de lui. Il fit plus : il demanda, pour ne point paraître piqué, que les fêtes continuassent, que les apprêts qu'il avait faits servissent aux nouveaux époux. Mais Quitterie et Basile n'acceptèrent point cette invitation : ils se retirèrent ensemble à la chaumière de Basile, et furent suivis de beaucoup de monde; car si les riches ont des flatteurs, les pauvres ont des amis. Avant de partir, ils placèrent don Quichotte entre eux deux, lui donnèrent chacun le bras, lui prodiguèrent les respects et les plus tendres caresses. Sancho, chagrin d'être obligé d'abandonner la fête avant le diner, suivit son maître avec Rossinante et l'âne, retournant souvent la tête du côté des grandes marmites, et poussant de profonds soupirs.





## CHAPITRE XX

### GRANDÉ ET SURPRENANTE AVENTURE DE LA CAVERNE DE MONTÉSINOS

Basile, malgré sa pauvreté, trouva moyen, dans son humble cabane, de bien traiter ses amis, et surtout de marquer sa reconnaissance au vaillant chevalier de la Manche. Quitterie, à l'envi de son époux, exaltait à chaque instant l'éloquence, le courage de notre héros, et ne l'appelait que son Cid. Don Quichotte, charmé, demeura trois jours avec eux.

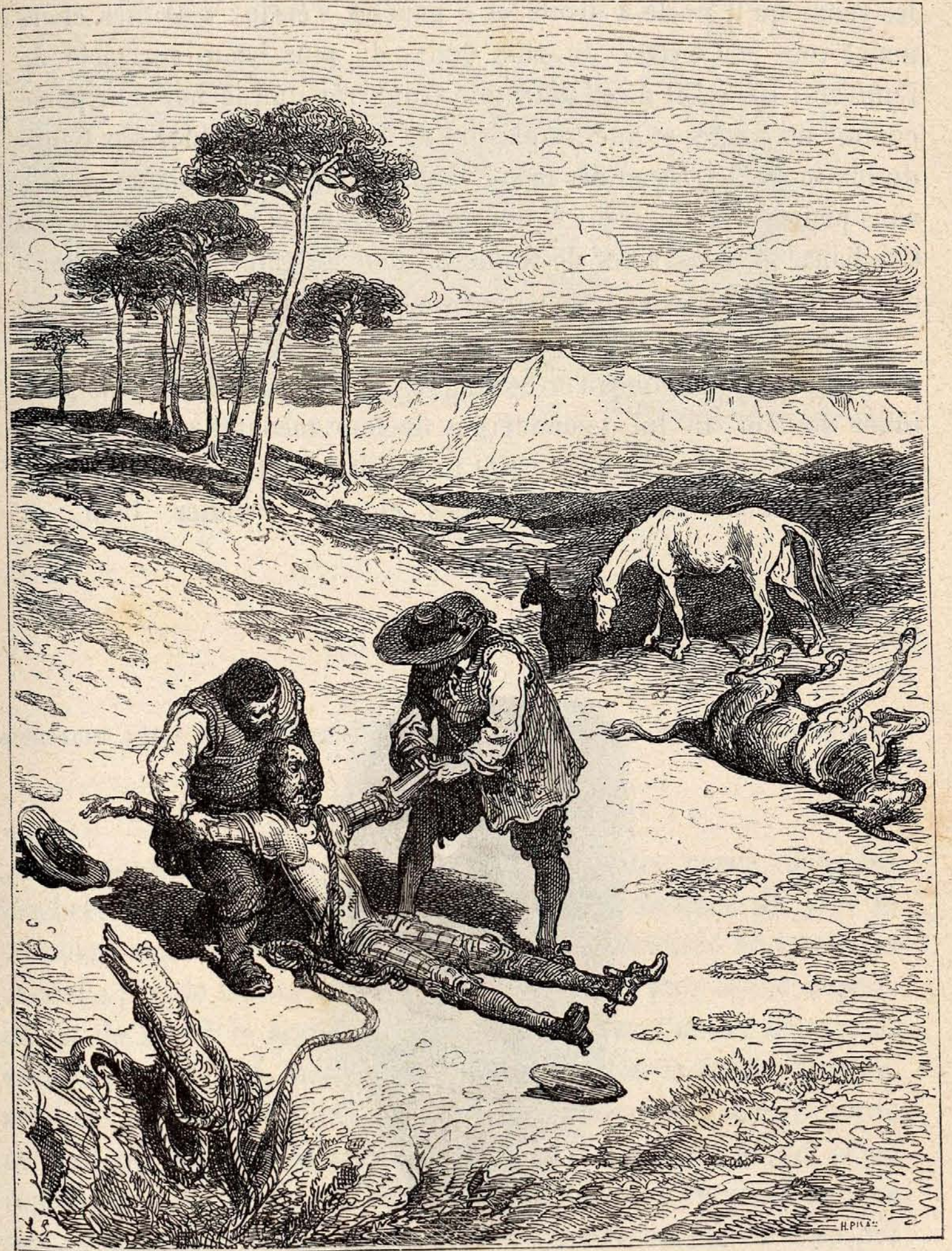
Les trois jours étant écoulés, don Quichotte voulut partir, et pria Basile de lui donner un guide qui le conduisit, par le plus court chemin, à la caverne de Montésinos, dans laquelle il était résolu de descendre. Basile lui amena un jeune écolier de ses parents, homme d'esprit, dont la conversation devait l'amuser dans la route. Sancho fournit de nouveau le bissac, mit la selle sur Rossinante; et bientôt notre héros, accompagné de son écuyer et du guide, montés chacun sur leur âne, prit congé de ses aimables hôtes, qui le virent partir à regret.

En s'entretenant de choses et d'autres, nos voyageurs arrivèrent à un village où ils passèrent la nuit. Le guide avertit don Quichotte qu'il n'était plus qu'à deux lieues de la caverne, et que s'il avait tou-

jours le projet d'y descendre, de longues cordes étaient nécessaires. Notre héros en fit acheter cent brasses. Le lendemain, il partit avec ses deux compagnons, et arriva vers les deux heures de l'après-midi à l'entrée du précipice, qui, quoique large et spacieuse, était si remplie de ronces, de broussailles, de figuiers sauvages, que l'on pouvait à peine l'apercevoir.

Don Quichotte, descendu de cheval, se fit passer sous les bras plusieurs doubles de la corde. « Ah ! ça, monsieur, lui dit Sancho, que votre seigneurie prenne garde à ne pas faire comme ces bouteilles qu'on met rafraîchir dans les puits et qu'on retire cassées : je ne vois pas qu'il soit bien nécessaire que vous descendiez là dedans. — Attache toujours, et tais-toi, reprit gravement don Quichotte; cette grande aventure m'est réservée. » Notre héros, se voyant attaché, regretta beaucoup de ne s'être pas pourvu d'une petite sonnette, pour avertir de temps en temps qu'il était encore en vie; mais, s'abandonnant à la Providence, il se jette à genoux, fait tout bas sa prière à Dieu pour lui demander son secours; et puis élevant la voix : « O dame de mes pensées ! s'écria-t-il, illustre et belle Dulcinée ! si les vœux de ton amant peuvent parvenir jusqu'à toi, je te demande de le soutenir par un regard favorable : je vais me précipiter, m'ensevelir dans cet abîme, uniquement pour apprendre au monde qu'il n'est point de travaux et point de périls au-dessus d'un cœur qui t'adore. »

Cela dit, il s'approche de l'entrée, tire son épée, coupe les broussailles qui lui fermaient le chemin et, s'abandonnant à la corde, se laisse couler dans le précipice. Don Quichotte demandait toujours qu'on filât de la corde. Le guide et l'écuyer obéissaient : bientôt ils n'entendirent plus la voix du héros, et les cent brasses étaient à leur fin. Incertains de ce qu'ils devaient faire, ils demeurèrent à peu près une demi-heure à se consulter. Au bout de ce temps ils jugèrent qu'il fallait retirer la corde; mais elle revenait sans aucun poids, ce qui leur fit imaginer que don Quichotte n'était plus au bout. Sancho pleurait, se désolait, et retirait plus vite la fatale corde. Enfin, au bout de quatre-vingts brasses, il sent tout à coup qu'elle était pesante; il en jette un cri de joie. Après dix brasses encore il voit distinctement son maître. « Ah ! Dieu soit béni ! dit-il, et soyez le bien revenu ! nous avons eu une terrible peur que vous ne fussiez resté pour les gages. » Don Quichotte ne répondait point. Quand

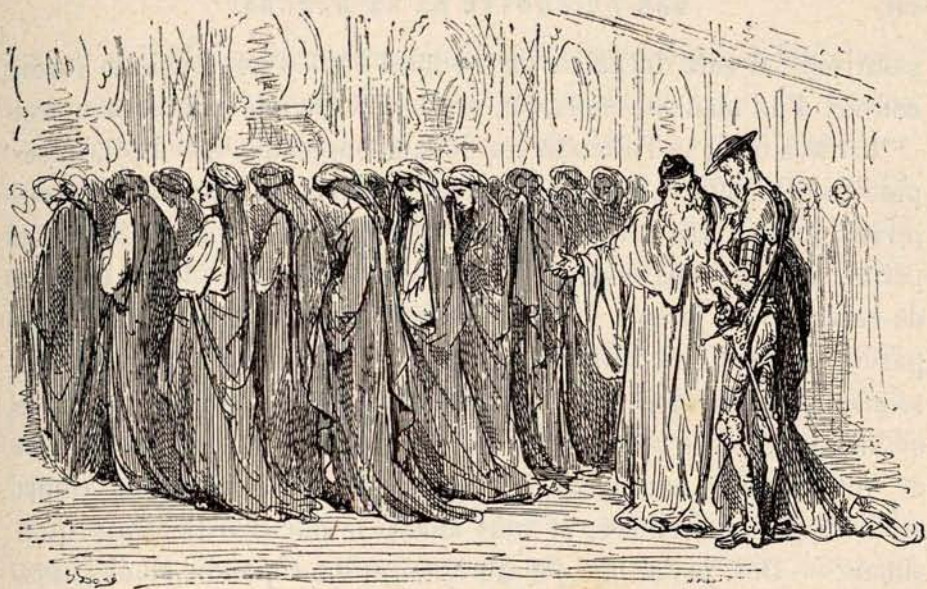


ON S'APERÇUT QU'IL ÉTAIT ENDORMI.

il fut tout à fait remonté, on s'aperçut qu'il était endormi. Aussitôt on l'étend par terre, on le délie, on le secoue; et le héros, ouvrant les yeux, qu'il porte à droite et à gauche, s'écrie : « O mes chers amis, vous me privez du plus doux, du plus beau spectacle de l'univers! Hélas! il n'est donc que trop vrai que le bonheur passe comme un songe, et que les plaisirs de la vie, semblables aux fleurs du matin, se flétrissent dès le soir même! Que je vous plains, que je vous plains, ô malheureux Montésinos, Durandart! ô Belerme, triste Guadiana! et vous, filles de Ruidera, dont les eaux toujours abondantes ne sont que les larmes que vos yeux répandent! »

Sancho, le guide, tout surpris, écoutaient ces graves paroles que don Quichotte prononçait avec l'émotion et l'accent de la plus profonde douleur. Ils lui demandèrent de leur raconter ce qu'il avait vu dans cet enfer. « Ce n'est point un enfer, reprit-il, c'est le séjour des merveilles. Asseyez-vous, mes enfants, écoutez bien, et croyez. »





## CHAPITRE XXI

ADMIRABLE RÉCIT QUE FAIT DON QUICHOTTE DE CE QU'IL A VU DANS LA CAVERNE  
DE MONTÉSINOS

« Je descendais, mes amis, soutenu par votre corde, dans les ténèbres de cet abîme, lorsque à une longue distance du jour je découvris sur ma droite une cavité profonde, éclairée en quelques endroits par de faibles rayons de lumière, qui sans doute répondaient de loin à la surface du globe. Je résolus d'entrer dans cette cavité : je vous criai, mais en vain, de ne plus filer la corde ; je m'arrêtai sur un roc en saillie ; et voyant que, malgré mes cris, la corde arrivait toujours, je la saisis, j'en fis un rouleau sur lequel je me reposai. A peine assis, un sommeil paisible vint s'emparer de mes sens. Tout à coup je me réveille, et me trouve au milieu d'un pré délicieux, où toutes les beautés de la nature semblaient être réunies. Je regarde, je m'assure bien que je ne suis plus endormi : certain que ce n'est point un songe, je m'avance dans cette prairie, et je découvre bientôt un superbe palais de cristal, qui, réfléchissant les feux du soleil, éblouissait mes faibles yeux. Deux portes d'émeraudes



s'ouvrent : il sort du palais un vieillard vêtu d'une tunique verte, couvert d'un manteau mordoré, portant sur la tête une toque noire.

Il vint à moi ; je l'attendis : « Depuis longtemps, me dit-il, intrépide don Quichotte, tout ce que nous sommes ici d'enchantés, soupirons après votre arrivée. Suivez-moi, digne chevalier, le destin permet que je vous révèle les étonnantes merveilles de ce château de cristal, dont je suis l'alcade éternel : c'est Montésinos qui vous parle. — Vous êtes Montésinos ! répondis-je avec surprise ; ah ! seigneur, hâtez-vous de m'apprendre si je dois ajouter foi à ce qu'on rapporte de vous. Est-il vrai qu'à Roncevaux, après la mort de votre ami le courageux Durandart, vous enlevâtes son cœur, selon sa prière dernière, et vous allâtes le porter à Belerme qu'il aimait. — Oui, je l'ai fait, j'ai dû le faire, me répondit Montésinos. Venez vous-même voir Durandart. »

Alors il marche et me conduit dans une salle basse du palais, dont les murailles étaient d'albâtre. Là j'aperçois un tombeau de marbre d'une magnifique sculpture, sur lequel un homme en chair et en os était couché de son long. Cet homme, qui semblait endormi, tenait sa main droite sur son côté gauche. « Voilà mon ami Durandart, dit Montésinos en pleurant, voilà le héros et la fleur des chevaliers. Merlin l'enchantait dans ces tristes lieux avec d'autres personnes que vous connaîtrez. Cependant Durandart est mort il y a plusieurs siècles : j'ai tiré son cœur de son sein, et cela ne l'empêche point de se plaindre, de gémir sans cesse. »

Dans ce moment Durandart, d'une voix triste et lamentable, demanda si Montésinos avait tenu sa promesse.

« Oui, oui, mon bien-aimé cousin, a répondu le vieillard en se mettant à genoux : soyez tranquille ; après votre mort, je vous enlevai votre cœur le plus adroitement qu'il me fut possible. Je le mis dans un beau mouchoir de dentelle, avec des aromates et du sel ; je n'oubliai pas de vous enterrer, et je pris le chemin de France pour aller porter votre présent à l'infortunée Belerme. Depuis lors, sans savoir comment, Belerme s'est trouvée ici avec vous, moi, votre écuyer Guadiana, la bonne duègne Ruidera, sept de ses filles, deux de ses nièces, et une infinité d'autres malheureux enchantés par le grand Merlin. Voilà cinq cents ans que nous y sommes : nous nous portons bien, grâce à Dieu, si ce n'est la duègne Ruidera, ses filles, ses

nièces, qui, à force de pleurer, ont été métamorphosées en fontaines. Il est aussi arrivé un malheur à votre écuyer Guadiana : il est devenu tout à coup un fleuve. Aujourd'hui j'ai du plaisir à vous annoncer que le fameux don Quichotte de la Manche, dont le savant Merlin fit tant de prédictions, est arrivé dans ce palais : j'ai lieu d'espérer que ce héros pourra nous désenchanter, car vous savez que les grandes actions sont réservées aux grands hommes.

— Ah ! mon cher cousin, répond Durandart d'une voix dolente, je le souhaite sans m'en flatter : à tout événement prenons patience, et mêlons les cartes. » Cela dit, il perd la parole et se retourne sur le côté.

Au même instant, des plaintes, des cris, m'ont fait retourner la tête : j'ai vu dans une salle, à travers les murs de cristal, une procession de fort belles dames, toutes vêtues de deuil, portant des rubans blancs sur la tête. Celle qui marchait la dernière était plus en deuil que les autres, et ses longs voiles traînaient à terre ; elle avait les sourcils rapprochés, le nez camard, la bouche grande, les dents assez mal rangées, mais plus blanches que des amandes sans leur peau. Dans ses mains était un mouchoir qui paraissait envelopper quelque chose : ses yeux regardaient ce mouchoir, sur lequel ses larmes coulaient.

« Voilà Belerme, m'a dit le vieillard, précédée de ses femmes, enchantées ici comme elle. Quatre fois la semaine elle vient faire cette procession autour du corps de Durandart. Vous la trouvez peut-être moins belle que la renommée ne vous l'avait peinte ; mais cinq cents ans de douleur altèrent toujours un peu la plus fraîche des beautés. Vous voyez qu'elle est fort pâle et qu'elle a les yeux battus. Gardez-vous d'attribuer cette pâleur à quelque indisposition : Belerme depuis longtemps n'a plus aucune indisposition ; c'est le seul chagrin qui fait disparaître les roses de son visage. »

— Mais, monsieur, dit le jeune guide, je ne puis comprendre que vous ayez vu tant de choses pendant une heure tout au plus que vous avez été dans cette caverne. — Comment, une heure ! s'écria don Quichotte ; j'ai remarqué trois fois le soleil se lever et se coucher. Ce n'est que le troisième jour que l'aventure la plus belle, la plus intéressante m'est arrivée. — Eh ! quelle est-elle ? demanda Sancho. — Mon ami, reprit notre chevalier, je me promenais avec

Montésinos dans la délicieuse prairie, lorsque tout à coup j'aperçois, jouant ensemble sur le gazon, trois villageoises absolument semblables à celles que nous rencontrâmes sur la route du Toboso. Surpris, troublé de cette vue, j'ai prié le vieillard de me dire s'il connaissait ces trois villageoises. « Non, m'a-t-il dit; elles ne sont arrivées que depuis peu; mais je pense que ce doivent être des princesses enchantées, car c'est ici le rendez-vous de toutes les victimes des enchanteurs. » Ne doutant plus alors que ce fût Dulcinée, j'ai volé vers elle; je l'ai reconnue, et j'ai voulu lui parler: mais, hélas! sans me répondre, sans me jeter un regard, elle a fui comme un faon timide. Tout à coup le palais, la prairie, Montésinos, tous les objets ont disparu soudain à mes yeux.

— O mon bon Dieu! s'écria Sancho en se frappant le front de ses mains, est-il possible que les enchanteurs soient assez forts pour ôter ainsi la raison et le bon sens à mon maître! Ah! monsieur, je vous le demande par tout ce que vous révèrez, ne contez jamais à personne ce que vous venez de nous dire; car on finira par croire que vous êtes un peu timbré. — Mon fils, répond notre héros, je pardonne à ton amitié les conseils sévères qu'elle me donne; mais tu connais mon horreur pour le mensonge: je t'affirme, je et répète que tout ce que tu viens d'entendre m'est arrivé de point en point. Je n'ai pas encore tout dit; et lorsqu'il en sera temps, je t'apprendrai bien d'autres merveilles, qui te rendront celles-ci très simples et très croyables. »





## CHAPITRE XXII

OU L'ON TROUVERA DES DETAILS EXTRAVAGANTS ET RIDICULES, MAIS NÉCESSAIRES  
A L'INTELLIGENCE DE CETTE ÉTONNANTE HISTOIRE

Après avoir dîné sur l'herbe des provisions de Sancho, tous trois remontèrent à cheval pour aller coucher dans une hôtellerie qui n'était pas fort éloignée.

Ils étaient à peine dans le grand chemin, qu'ils furent joints par un homme à pied, pressant à coups de fouet la marche d'un mulet chargé de lances. Cet homme suivait la même route que notre héros, et passa près de lui sans s'arrêter. « Mon ami, lui cria don Quichotte, votre pauvre mulet n'en peut plus; il faut que vous ayez de grandes affaires pour le presser aussi vivement. — J'en ai de grandes en effet, répondit le voyageur; car les armes que vous voyez doivent servir demain dans un combat. Je ne puis vous en dire davantage; mais si vous venez coucher à la première hôtellerie, où je compte m'arrêter quelques heures, je vous instruirai du singulier motif de

la bataille qui doit se livrer. » En disant ces derniers mots, le voyageur était déjà loin.

On peut juger de l'extrême désir qu'eut aussitôt notre chevalier de rejoindre cet homme et de lui parler. Il fit doubler le pas à Rossinante, et se hâta de gagner l'hôtellerie, où il arriva peu avant la nuit. Cette fois il ne la prit point pour un château, ce qui fit grand plaisir à son écuyer. A peine descendu de cheval, don Quichotte demanda des nouvelles de l'homme qui conduisait le mulet chargé de lances. L'aubergiste lui répondit qu'il était à l'écurie. Notre héros courut l'y chercher, et le trouva criblant de l'avoine. Dans l'impatience où il était de l'entretenir, il l'aida lui-même à donner à manger à son mulet; ensuite il le mena s'asseoir avec lui sur un banc de pierre, le somma de sa promesse, et l'aubergiste, le guide, Sancho, étant venus se mettre en cercle pour écouter, le voyageur commença son récit.

« Dans un village, dit-il, éloigné d'ici de quatre lieues, un de nos échevins perdit son âne. Malgré toutes les diligences qu'il fit, il ne put le retrouver. Quinze jours après, un autre échevin, confrère du maître de l'âne perdu, vint l'embrasser sur la place, en lui disant : « Réjouissez-vous, je vous apporte des nouvelles de votre âne. — Ah! mon confrère, répondit l'autre, que je vous suis obligé! Ces nouvelles sont-elles bonnes? — Oui, mon confrère; je l'ai vu, je l'ai rencontré dans la montagne, sans bât, sans harnais, tout nu, fort maigre, mais enfin c'est lui : j'ai fait tout au monde pour vous le ramener; la maudite bête est déjà si sauvage, qu'elle n'a voulu entendre à rien; et, se mettant à ruer aussitôt que j'approchais, elle est allée se cacher dans le plus fourré de la montagne. Je vous propose, mon confrère, d'y retourner avec vous, et j'espère qu'à nous deux nous viendrons à bout de la prendre. — Pardi, mon confrère, vous êtes bien obligeant! J'accepte volontiers ce service, que je vous rendrai de bon cœur quand l'occasion s'en présentera. »

Cela dit, nos deux échevins s'en vont ensemble à la montagne, cherchent, recherchent avec soin; mais l'âne ne paraît pas. Celui qui prétendait l'avoir vu dit à l'autre : « Mon confrère, ne nous décourageons point; j'ai un moyen sûr pour trouver votre âne. Je vous confie que personne au monde ne sait si bien braire que moi; c'est un talent que j'ai cultivé dès l'enfance, et que je peux dire avoir

porté à sa dernière perfection. Je vais l'employer à votre service. Soyez certain que votre âne y sera trompé le premier. — Ma foi, mon confrère, reprit l'autre, j'ai la satisfaction de penser que je pourrai vous aider. Je ne veux point vous cacher que tous ceux qui me connaissent s'accordent à convenir que lorsque je me mets à braire, on croirait entendre un âne : je m'en suis fait une occupation, une étude particulière ; et, sans vouloir vous rien disputer, j'ai lieu d'espérer que vous serez satisfait. — Tant mieux ! vraiment, j'en suis ravi. Prenez d'un côté, moi de l'autre et, sans jalousie, mettons-nous tous deux à braire, afin de retrouver votre âne. »

Aussitôt ils se séparèrent ; et dès qu'ils se sont perdus de vue, tous deux se mettent à braire avec tant de perfection, qu'ils accourent l'un vers l'autre, croyant que c'était l'âne qui leur répondait. Surpris également de se rencontrer : « Quoi ! c'est vous, mon confrère ? dit le premier. — C'est moi-même, répond le second. — Est-il possible, mon confrère, que ce soit vous que je viens d'entendre ? — Oui ; mais je suis dans l'admiration. — Par ma foi ! je n'en reviens pas. — C'est qu'il n'y a point de différence. — Vous êtes indulgent : c'est vous qui méritez ces éloges. Quel son ! comme il est soutenu ! comme il est plein ! comme il est beau ! — Et vous donc ! quelle vérité dans les repos, dans les reprises ! Ah ! je vous cède la palme. — Point du tout ; mais je suis flatté qu'un connaisseur comme vous daigne m'accorder quelque estime. Re commençons, si vous le voulez bien. »

Chacun reprend alors un chemin différent, se remet à braire, et quatre ou cinq fois vient à la voix de son confrère, toujours trompé par la ressemblance. L'âne perdu était le seul qui ne dit rien : il n'avait garde de rien dire ; nos échevins le trouvèrent à demi mangé par les loups. Ils retournèrent au village, où leur premier soin fut de raconter ce qui leur était arrivé. Tous deux parlèrent avec enthousiasme de la grâce, de la perfection, du talent extraordinaire que chacun d'eux avait à braire. Ces récits volèrent de bouche en bouche, et se répandirent dans le pays. Le diable, qui se plaît toujours à faire naître des noises, engagea quelques habitants des villages voisins à se mettre à braire en rencontrant les nôtres et à leur dire que c'était la langue de leurs échevins. Les petits garçons, qui ne valent rien nulle part, se mêlèrent de la plaisanterie. Dès ce moment elle devint générale : notre village n'a plus d'autre nom que le village des ânes.

On s'est fâché, on s'est battu : enfin demain nous nous rassemblons pour livrer une bataille en règle à ceux qui nous insultent journellement. C'est pour cela que je viens d'acheter, aux frais de notre commune, les lances que vous avez vues sur mon mulet. »

Don Quichotte allait prendre la parole et faire de sages réflexions sur cette singulière aventure, lorsqu'on vit entrer dans l'hôtellerie un homme vêtu de peau de chamois depuis la tête jusqu'aux pieds, portant un large emplâtre vert sur l'œil et sur la joue gauche. En arrivant il s'écria : « Seigneur aubergiste, avez-vous de la place? Pouvez-vous donner à coucher au fameux singe devin et aux marionnettes de Mélisandre? — Eh! c'est maître Pierre, répondit l'aubergiste avec un transport de joie; c'est maître Pierre! réjouissons-nous! Soyez le bienvenu, maître Pierre! Où sont donc le singe et les marionnettes? — Ils ne sont pas loin, reprit l'arrivant; mais je vous demande avant tout si vous pouvez les loger. — Si je le peux! Pour vous, maître Pierre, je refuserais le duc d'Albe. Faites arriver promptement votre singe et vos marionnettes : j'ai beaucoup de monde ici; la recette sera bonne, et nous allons rire ce soir. — Je ne demande pas mieux : je modérerai le prix; pourvu qu'on paye ma dépense, je ne prendrai rien pour les places. »

En parlant ainsi, maître Pierre sort pour faire avancer sa charrette, et don Quichotte s'informe de ce que c'est que cet homme, ce singe et son prétendu spectacle. « Seigneur, répondit l'aubergiste, notre bon ami maître Pierre court depuis longtemps ce pays, en faisant jouer par ses marionnettes une pièce admirable, dont le sujet est la belle Mélisandre délivrée des mains des Maures par don Gaiféros dont elle est aimée : avec lui un singe, le plus habile, le plus savant des singes, et peut-être même des hommes; car on n'a qu'à lui faire telle question que l'on veut, il l'écoute, saute sur l'épaule de son maître, lui dit à l'oreille sa réponse, que maître Pierre répète tout haut. Cette réponse est presque toujours étonnante pour la justesse, l'esprit et la vérité. On croit ce singe sorcier; ce qui pourrait fort bien être. Il n'en coûte que deux réaux par question : ces deux réaux ont déjà fait la fortune de maître Pierre, qui passe pour être fort riche. Mais tout le monde l'aime ici : il est bon homme, gai, franc, parle comme six, boit comme douze, et sait une foule de contes qui nous font mourir de rire. »



SEIGNEUR, CET ANIMAL NE SE FLATTE PAS DE CONNAITRE L'AVENIR.

DON QUICHOTTE.



Maître Pierre reparut alors avec sa charrette, son petit garçon, ses marionnettes, son singe, qui était assez grand, sans queue, avait le derrière pelé, l'air vif et spirituel. Don Quichotte s'avança vers lui : « Monsieur le devin, dit-il, je vous demande de me dire ce qui doit m'arriver demain. — Seigneur, répondit maître Pierre, cet animal ne se flatte pas de connaître l'avenir; il n'est habile que sur le présent et le passé. — Pardi! s'écria Sancho, voilà une belle science! Je ne donnerais pas une épingle pour qu'on m'apprenne ce qui m'est arrivé; je le sais mieux qu'un autre apparemment. Mais puisque ce monsieur le singe connaît le présent, je lui offre mes deux réaux pour qu'il me dise ce que fait dans ce moment Thérèse Pança, ma femme. » Maître Pierre refusa de prendre l'argent d'avance: il donna un coup sur son épaule gauche; le singe saute à l'instant, approche sa bouche de l'oreille de son maître, remue vivement ses deux mâchoires, et revient à terre au bout de quelques minutes. Maître Pierre, sans parler, s'avance vers don Quichotte, se met à genoux, et saisissant les jambes de notre chevalier: « Pardonnez-moi, lui dit-il, d'embrasser avec respect les genoux du restaurateur de la chevalerie errante, qui sans vous allait être éteinte. Permettez-moi de rendre mes hommages au vaillant don Quichotte de la Manche, le vengeur des opprimés, l'appui des malheureux, le soutien des faibles, l'espoir et l'admiration de ceux qui aiment encore la vertu. »

A ces paroles, notre héros, son écuyer, le guide, l'aubergiste, tout le monde demeura stupéfait. Sans leur donner le temps de se remettre, maître Pierre regarde Sancho. « O toi, lui dit-il, le plus fidèle écuyer du plus grand chevalier du monde, réjouis-toi: ta femme Thérèse est à présent occupée de filer une livre de lin. Solitaire dans sa maison, pensant à l'époux qu'elle adore, elle n'a près d'elle qu'un vieux pot cassé, dans lequel elle a mis du vin, qui de temps en temps soutient son courage. — Eh bien! je le crois, répondit Sancho; Thérèse est une brave femme, et si elle n'était point jalouse, je ne la troquerais pas pour la géante Andalone, qui avait un si grand mérite, à ce que prétend mon maître. Quant à ce petit pot de vin qui tient compagnie à Thérèse, je la reconnais encore là; jamais elle ne se laisse manquer de rien, fût-ce aux dépens de ses héritiers. »

Tandis que la salle se préparait pour les marionnettes, Sancho

voulut encore savoir du singe si les grandes choses que son maître avait vues dans la caverne de Montésinos étaient véritables ou non. Le singe sauta, selon l'usage, sur l'épaule de son maître, qui, après l'avoir écouté, dit gravement à Sancho : « Le devin prétend que votre question est difficile et captieuse; mais qu'un seul mot y répondra. Tout ce que l'illustre don Quichotte assure avoir vu dans la caverne de Montésinos est au moins très vraisemblable. » Notre héros, fort satisfait de la réponse, se rendit dans la salle du spectacle; on lui donna la place d'honneur. Tout ce qui était dans l'auberge vint se ranger derrière lui. Plusieurs bougies furent allumées autour d'un petit théâtre qu'elles éclairaient parfaitement. Maître Pierre se cacha derrière pour faire mouvoir les figures; son petit garçon se plaça debout sur le devant de la scène, tenant une baguette à la main, pour tout expliquer aux spectateurs, et la toile se leva.





## CHAPITRE XXIII

### LES MARIONNETTES DE MÉLISANDRE

Toutes les oreilles étaient attentives, tous les yeux fixés sur la scène, lorsqu'on entendit derrière le théâtre un grand bruit de trompettes et de tambours, mêlé de salves d'artillerie. Alors le petit garçon prit la parole, et dit, d'un ton de fausset :

« Ici commence la véritable histoire de la belle Mélisandre et de son époux don Gaïféros, histoire tirée des chroniques françaises et des romances espagnoles, que grands et petits connaissent. Vous allez voir comment Mélisandre, prisonnière chez les Maures de Sansuégne, qui s'appelle à présent Saragosse, fut remise en liberté par son mari don Gaïféros. Le voilà, ce don Gaïféros, qui, oubliant un peu sa femme, s'amuse et se divertit à la cour de l'empereur Charlemagne, père de Mélisandre; le voilà qui fait une partie de dames.

Vous voyez présentement ce personnage qui paraît avec la couronne en tête et le sceptre dans la main : c'est l'empereur Charlemagne. Il n'est pas de trop bonne humeur de voir son gendre oublier sa femme, et vient lui parler vertement de tous les dangers que court

son honneur en laissant ainsi son épouse captive. Don Gaïféros lui répond; et l'empereur se fâche à tel point, qu'il est prêt à lui donner de son sceptre sur la figure : on prétend qu'il lui en donna. Quand sa réprimande est finie, Charlemagne lui tourne le dos. Voyez comment don Gaïféros, piqué de ce qu'il vient d'entendre, se lève enflammé de colère; comme il jette par terre la table, les dames et le damier; comme il demande ses armes, et prie son cousin don Roland de lui prêter sa bonne épée Durandal. Don Roland refuse de la lui prêter : il s'offre d'aller avec lui pour délivrer Mélisandre; mais don Gaïféros le remercie; il dit que lui seul suffira, va s'armer, monte à cheval, et prend la route de Sansuègne.

A présent, messieurs, regardez cette grande et haute tour du palais de Saragosse; voyez-y sur le balcon cette jeune dame habillée en Maure : c'est la femme de Gaïféros, c'est la belle Mélisandre, qui dès le matin vient s'établir là, tourne ses yeux sur le chemin de France, songe à Paris, à son époux, et soupire d'en être si loin.

Ce chevalier que vous voyez sur son cheval, couvert d'une cape gasconne, c'est don Gaïféros lui-même. Il arrive au pied de la tour; Mélisandre le considère, et le prend pour un voyageur. Elle lui chante, d'une douce voix, l'ancienne romance que vous savez tous :

Beau chevalier, viens-tu de France?  
As-tu vu don Gaïféros?

Voyez comment Gaïféros se dépêche d'ôter sa cape, comment sa femme le reconnaît, et comme elle en saute de joie. La voilà prête à s'élançer du haut du balcon, par terre, pour le rejoindre plus vite; mais elle aime mieux cependant nouer ensemble les draps de son lit, et se laisser couler en bas. La voilà qui vient, qui descend; elle est déjà tout près d'arriver. Ah! quel malheur! son beau falbala s'accroche à un grand clou du mur; Mélisandre reste suspendue; hélas! que deviendra-t-elle?

Mais n'en soyez pas inquiets. Voyez-vous don Gaïféros escalader la muraille, arriver jusqu'à sa femme, la saisir, la tirer à lui, sans regarder seulement s'il déchire ou non le beau falbala. Elle meurt de peur; il l'emporte, la jette à califourchon sur la croupe de son cheval, se remet en selle, pique des deux, prend le galop, et la belle



Mélisandre, qui se sent un peu cahotée, serre son mari de toutes ses forces, tremble, le serre encore plus, parce qu'elle n'est pas accoutumée à cette manière de voyager.

Remarquez à présent, messieurs, que le cheval de Gaïféros ne manque pas de hennir sitôt qu'il sent sur son dos la belle et honorable charge de son maître et de sa maîtresse. Voyez comme il galope bien, comme il est déjà loin de Saragosse, et comme il a pris de lui-même la grande route de Paris.

Malheureusement, Mélisandre avait été vue descendant du haut de la tour, et fuyant avec son époux. Le roi Marsile, averti, fait aussitôt répandre l'alarme, battre le tambour, sonner le tocsin. Entendez-vous le tintamarre horrible qui se fait dans Saragosse ?

Au milieu de tout ce tumulte, voyez présentement, messieurs, la superbe cavalerie qui va sortant de la ville à la poursuite de Mélisandre. Regardez ces beaux cavaliers avec leurs grandes moustaches, leurs cimeterres à la main, leur air farouche et terrible. Oh ! que je crains pour don Gaïféros et pour sa femme ! Si par malheur ils sont rejoints, vous les allez voir revenir attachés à la queue de leur coursier, et livrés ensuite aux atrocités d'un peuple infidèle et barbare.

— Non, par Dieu ! s'écrie notre héros avec une voix de tonnerre, non ; tant que je vois le jour, il ne peut rien arriver au brave don Gaïféros. Arrêtez, lâches musulmans, cessez une indigne poursuite ; c'est moi qui défends Mélisandre, c'est moi qui vous défie tous. » A ces mots, l'épée à la main, il s'élançe sur les marionnettes, enfonce, renverse les escadrons maures, détruit les tours, les maisons, les remparts de Saragosse, pénètre même plus loin ; et si maître Pierre ne s'était baissé, sa tête tombait sur la scène avec celles de ses guerriers.

Ce pauvre maître Pierre, à l'abri derrière sa plus forte planche, criait de toutes ses forces : « Seigneur don Quichotte, seigneur don Quichotte, apaisez-vous, s'il vous plaît ; ceux que vous tuez ne sont pas des Maures, ce sont des figures de pâte. Ah ! malheureux que je suis ! vous me cassez tout, vous me ruinez. » Don Quichotte n'écou-tait rien, et continuait le carnage. En moins de huit ou dix minutes le théâtre croula par terre ; la cavalerie fut taillée en pièces ; le roi Marsile, grièvement blessé, demeura dans les débris ; l'empereur Charlemagne tomba d'un côté, sa couronne et son sceptre de l'autre ;

le singe, effrayé du tapage, brisa sa chaîne et s'enfuit sur les toits; le petit garçon courut se cacher; le guide, l'aubergiste, tout l'auditoire, se hâtèrent de gagner la porte; Sancho lui-même voulut se sauver, et n'a pas craint de dire depuis qu'il n'avait jamais vu son maître dans une si furieuse colère.

Notre héros, au milieu des morts, des blessés et des fuyards, maître du champ de bataille, ne voyant plus d'ennemis, s'arrête pour reprendre haleine. « Je voudrais bien, s'écria-t-il, que tous ceux qui osent nier l'utilité de la chevalerie fussent témoins de cette aventure. Où en seraient don Gaïféros et la belle Mélisandre si le hasard ou leur bonheur ne m'avait pas conduit ici! Mon bras les a délivrés de cette horde de mécréants. Vive, vive la chevalerie! elle seule fait des heureux.

— Ce n'est pas moi qu'elle rend tel, répondit maître Pierre d'une voix douloureuse dans le coin où il se tenait. Je peux dire comme le roi Rodrigue quand il eut perdu sa bataille : Hier, j'étais maître de l'Espagne, aujourd'hui je n'ai point d'asile. »

Ces paroles attendrirent Sancho. « Ne pleurez pas, dit-il, maître Pierre, vos plaintes me fendent le cœur. Je connais monseigneur don Quichotte : il est bon, il est scrupuleux; et s'il vous a fait quelque tort, vous pouvez être certain qu'il vous en dédommagera. — Assurément, dit notre héros; mais je ne sache pas que maître Pierre ait rien à réclamer de moi. — Comment, rien? reprit celui-ci; regardez donc ces corps morts, ces villes détruites, ces membres épars, ces princesses mutilées; n'est-ce pas mon bien? n'est-ce pas mon sang que vous avez répandu? n'est-ce pas ces marionnettes, qui seules me faisaient vivre, et que votre bras invincible a réduites presque au néant? — Allons, dit notre chevalier, voici sans doute un nouveau tour de messieurs les enchanteurs : vous verrez que ces ennemis ne seront plus que des marionnettes. Ma foi! je ne vous cache point que je les ai pris pour des Maures, Mélisandre pour Mélisandre, don Gaïféros pour don Gaïféros : j'ai fait ce que ma profession m'obligeait de faire. Si la chance tourne à présent, ce n'est pas ma faute; et pour vous prouver la pureté de mes intentions, je me condamne de bon cœur à vous payer le dommage. Estimez-le vous-même, maître Pierre; je m'acquitterai sur-le-champ. » Maître Pierre, en s'inclinant, répondit qu'il n'en attendait pas moins du

magnanime don Quichotte, et proposa de rendre juges de ses demandes l'aubergiste et le grand Sancho. Ces deux arbitres furent agréés.

Maître Pierre régla le tarif des tués et des blessés. Le tout, modéré par les arbitres, fit une somme de quarante réaux, que Sancho paya sur-le-champ, en ajoutant quelque chose de plus pour la peine de reprendre le singe. Le lendemain, dès le point du jour, maître Pierre partit avec sa charrette, son singe et les débris de son théâtre. Notre héros se mit en route plus tard, après avoir pris congé de son guide, et payé sa dépense à l'aubergiste, qu'il laissa tout émerveillé de ce qu'il avait fait et dit.





## CHAPITRE XXIV

### SUITE DE L'AVENTURE DES ANES

Le bénévole lecteur est sans doute curieux de savoir ce que c'était que maître Pierre ; je ne lui en ferai point un secret. Il se rappelle les galériens délivrés jadis par notre chevalier, et ce fameux Ginès de Passamont, voleur de l'âne de Sancho. Ginès, craignant, pour de bonnes raisons, de tomber entre les mains de la justice, s'était mis un emplâtre sur l'œil, avait acheté un singe, qu'il avait dressé à son petit manège et s'était établi joueur de marionnettes. L'adroit fripon ne manquait jamais, avant d'entrer dans un bourg, de s'informer soigneusement des principaux habitants, de leurs affaires, de leurs relations, de ce qui leur était arrivé. Dès qu'il se voyait instruit, il allait dans ces lieux montrer ses marionnettes, pour lesquelles il avait fait une demi-douzaine de pièces intéressantes ou comiques ; ensuite il annonçait que son singe répondait sur le présent et le passé, moyennant deux réaux par question. Tout le monde s'empresait d'interroger le singe devin ; Ginès, qui avait de l'esprit, tirant parti de ce qu'il savait, suppléant à ce qu'il ne savait pas, faisait



parler son singe avec beaucoup d'adresse, étonnait, amusait ses spectateurs, s'enrichissait de leur argent, et les renvoyait satisfaits. Il avait fort bien reconnu dans l'auberge son libérateur don Quichotte et l'écuyer Sancho Pança, qu'on ne pouvait guère oublier, pour peu qu'on les eût rencontrés; il ne perdit point cette heureuse occasion de faire valoir l'habileté de son singe et de se divertir lui-même, quoique le jeu pensât lui coûter cher, lorsque don Quichotte, attaquant la cavalerie du roi Marsile, fit passer son épée si près de sa tête.

Notre héros, sorti de l'auberge, voulut, avant de gagner Saragosse, visiter les rives de l'Èbre; il marcha pendant deux soleils sans qu'il lui arrivât d'aventure; mais le troisième jour, comme il gravissait une petite colline, il entendit un bruit de tambours, de trompettes et d'arquebusades. Ne doutant point que ce ne fût quelque régiment en marche, il piqua Rossinante, arriva sur la colline, et découvrit dans le vallon une troupe de deux cents hommes à peu près, armés de lances, d'arbalètes, de pertuisanes et de hallebardes. Notre chevalier descendit le coteau, s'approcha du bataillon, et distingua bientôt la principale bannière, sur laquelle on avait peint un fort joli petit âne, la bouche béante, les naseaux ouverts, le cou tendu, les oreilles dressées, paraissant braire de toutes ses forces. Autour du drapeau l'on voyait écrit :

Le braire de nos échevins  
Nous sert de trompette guerrière.

Don Quichotte, d'après cette inscription, ne douta point que ce ne fût l'armée de ce village insulté par ses voisins, et qui venait se venger des railleurs. Il voulut joindre cette armée, malgré les représentations de Sancho, qui de sa vie ne se soucia de se trouver dans de semblables fêtes.

Les paysans de la bannière de l'âne firent un bon accueil à notre chevalier, dont les armes, dont la figure ne laissèrent pas de les étonner. Don Quichotte leur témoigna le désir de parler à tout le bataillon. On fit silence, on l'environna. Le héros parla avec tant de sagesse, tant de force et d'éloquence, que les gens furent sur le point de renoncer à leur belliqueuse entreprise.

« Le diable m'emporte, disait en lui-même Sancho, si mon maître n'est pas aussi bon théologien qu'un évêque ! Il faut que j'essaye aussi de faire de petits sermons : je suis persuadé que je m'en tirerai fort bien ; je me sens du talent pour parler en public, et je vais m'essayer avec ces gens-ci. » Notre écuyer profite aussitôt du silence qu'observait encore le bataillon, presque persuadé par don Quichotte. « Que diable, messieurs, dit-il d'une voix haute, faut-il donc s'échiner les uns les autres parce qu'on vient de nous braire aux oreilles ? Eh ! quand j'étais petit garçon, je tirais vanité de savoir braire ; personne ne s'avisait de m'en railler ; au contraire, les plus huppés de mon village portaient envie à mon talent. Tenez, messieurs, vous allez en juger, car cette science est comme celle de nager, elle ne s'oublie jamais ; écoutez-moi donc, je vous prie. »

Sancho serre alors son nez d'une main, et se met à braire avec tant de force, que toute la vallée en retentit. Un des paysans qui l'environnaient crut que Sancho se moquait d'eux, et, levant le gros bâton qu'il portait, lui en appliqua sur l'épaule un coup si pesant, que notre pauvre écuyer tomba de son âne à terre. Don Quichotte voulut frapper le paysan ; le bataillon tout entier presse, menace le héros ; les lances, les arquebuses se dirigent toutes sur lui ; mille pierres lancées par des bras robustes sifflent déjà près de sa tête. Ces lances, ces pierres ne l'eussent guère effrayé ; mais la seule vue des armes à feu, que toute sa vie il avait détestées, le força de tourner bride. Il fit plus : il piqua des deux, et sortit au grand galop du milieu de cette troupe d'ennemis, en se recommandant à Dieu, et se croyant à chaque instant atteint et percé d'une balle. Par bonheur personne ne tira. Satisfaits de l'avoir vu faire sa retraite, les paysans relevèrent Sancho, le remirent sur son âne, et le laissèrent aller. Le pauvre écuyer n'avait pas la force de conduire sa monture ; mais l'âne alla de lui-même rejoindre son ami Rossinante. Le bataillon, après avoir attendu toute la journée les ennemis, qui ne parurent point, s'en retourna triomphant.



## CHAPITRE XXV

### DÉTAILS IMPORTANTS QU'IL FAUT LIRE

Il est des occasions dans la guerre où le plus brave doit fuir. Personne n'en pourra douter après avoir vu don Quichotte tourner le dos à ses ennemis. La pauvre Sancho l'eut bientôt rejoint ; mais en arrivant il se laissa tomber aux pieds de Rossinante. Don Quichotte descendit pour visiter ses blessures : il n'en trouva point, et, le regardant avec des yeux irrités : « De quoi vous avisez-vous, lui dit-il, d'aller braire au milieu d'une armée qui ne fait la guerre que pour ce motif ? Vous qui savez tant de proverbes, avez-vous oublié celui de ne jamais parler de corde dans la maison d'un pendu ? Que méritait votre impertinence, sinon des coups de bâton, et peut-être même des coups de sabre ? — Oh ! je ne brairai plus, monsieur, répondit tristement Sancho, voilà qui est fait pour ma vie ; je renonce même à parler en public. Vous me permettrez seulement de penser que les chevaliers errants savent fuir tout comme les autres, et ne s'embarrassent guère de leurs malheureux écuyers. — Qu'entendez-vous par ces paroles ? Se retirer n'est pas fuir ; et la véritable valeur, qui jamais ne ressemble à la témérité, sait se conserver quand il le faut pour des périls dignes d'elle. »

A tout cela Sancho, remonté sur son âne, et cheminant la tête basse, ne répondait que par des soupirs. « Qu'avez-vous donc à soupirer ? reprit l'impatient don Quichotte. — Pardieu ! répondit l'écuyer, j'ai que tout le dos me fait mal, depuis le bas de l'épine jusqu'à la nuque de mon cou. Je vous dirai franchement qu'on se lasse de tout dans le monde, et que je commence à me dégoûter des profits qu'on trouve à la suite de messieurs les chevaliers errants. Un jour l'on est berné pour eux, le lendemain bâtonné, sans qu'ils s'en mettent en peine. Ils vous récompensent, à la vérité, de ces petits accidents en vous faisant mourir de faim, en vous donnant à boire l'eau des ruisseaux, et vous offrant pour dormir les verts gazons des campagnes. Je commence à croire qu'il serait plus sage de m'en retourner chez moi travailler avec ma femme et mes enfants, vivre en paix, sans m'embarrasser de la chevalerie.

— Avant de vous répondre, Sancho, reprit froidement don Quichotte, convenez avec moi d'une chose : c'est que depuis que vous parlez, votre dos vous fait moins de mal. Continuez, mon fils, ne vous gênez point ; dites tout ce qu'il vous plaira. Le léger ennui d'entendre des sottises ne peut être mis en comparaison avec le plaisir de vous soulager. Quant à l'envie que vous avez de retourner à votre maison, à Dieu ne plaise que je vous retienne ! Vous avez ma bourse ; voyez depuis quand nous sommes ensemble, combien vous devez gagner par jour, et payez-vous par vos mains. Allez, retournez chez vous ; abandonnez votre maître ; soyez le premier écuyer qui, par un vil intérêt, par une cupidité basse, délaissa celui qui l'avait nourri ; je n'en serai que trop vengé. Ingrat, insensé que vous êtes ! vous touchiez enfin à l'instant de posséder ce gouvernement dont vous êtes si peu digne, vous alliez recevoir le prix des souffrances que j'ai partagées ; mais vous vous rendez vous-même justice en retournant à l'état vil pour lequel vous êtes né. »

Sancho, touché de ces belles paroles, se mit à sangloter en demandant pardon à son bon maître, qui lui pardonna aussitôt et voulut bien le garder à son service. Le bon écuyer essuya ses pleurs et remercia son bon maître. Tous deux entrèrent dans un bois, où ils passèrent la nuit gaiement malgré les douleurs de Sancho, que le serein rendait plus vives. A l'aube du jour ils reprirent leurs montures, et suivirent ensemble les bords de l'Èbre.



## CHAPITRE XXVI

### AVENTURE DE LA BARQUE ENCHANTÉE

Don Quichotte et Sancho Pança cheminaient paisiblement sur les rives de ce beau fleuve, lorsque tout à coup don Quichotte aperçoit une petite barque sans rames, sans gouvernail, amarrée à un tronc d'arbre. Il regarde autour de lui, ne voit personne, et sans rien dire descend aussitôt de son cheval. Sancho lui demande ce qu'il veut faire. « Mon devoir, répond-il gravement. Cette barque n'est pas là pour rien. Si tu connaissais comme moi nos livres, tu saurais, ami, que lorsqu'un chevalier se trouve dans un péril imminent, l'enchanteur chargé du soin de ses affaires ne manque jamais d'envoyer quelquefois à deux mille lieues, soit un nuage, soit un hippogriffe, soit une petite barque à un autre chevalier, qui arrive en un clin d'œil, par les airs ou sur les flots, au secours du héros opprimé. C'est notre usage de tous les temps. Voici la barque; hâte-toi donc d'attacher à un arbre Rossinante avec ton âne; entrons dans ce léger esquif, et suivons en aveugles nos destinées. Celui qui va nous conduire peut-être à l'extrémité du pôle saura prendre soin de nos coursiers.

— Allons, monsieur, les voilà liés. Quand partons-nous pour ce beau pays? — Tout à l'heure, ami; suis-moi, lève l'ancre, et fendons les mers. »

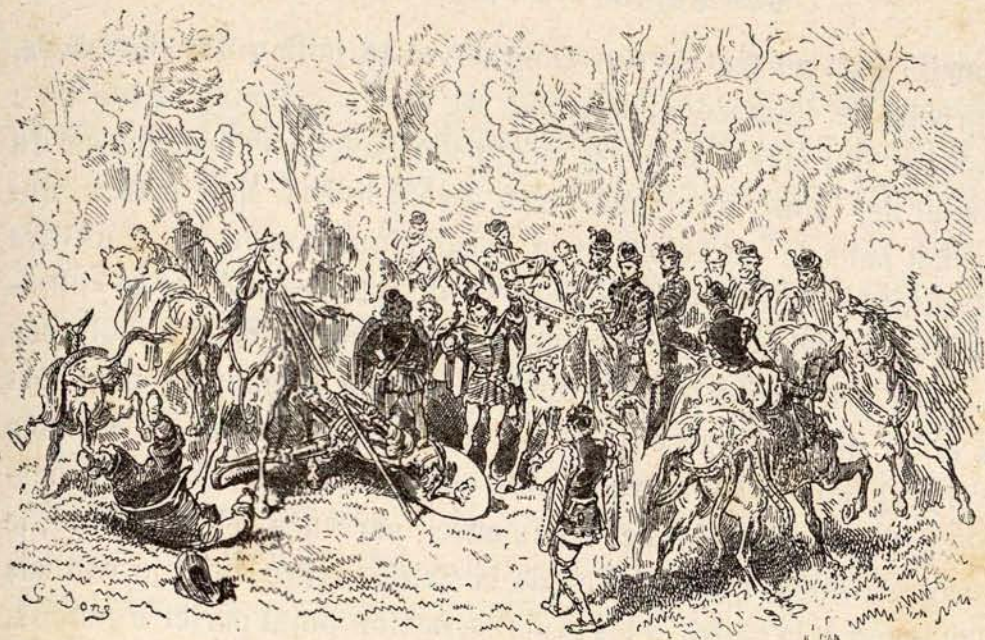
Notre héros saute dans la barque : son écuyer, qui le suit, rompt le lien qui l'attachait, et le bateau, s'éloignant du bord, suit doucement le cours du fleuve. Il n'était pas encore à deux toises du rivage, que Sancho se mit à trembler de peur. « Monsieur, dit-il, voyez Rossinante qui fait des efforts pour se détacher; voyez mon âne, comme il me regarde avec inquiétude et tendresse! O mes bons amis, mes pauvres enfants! ne vous désolez pas, je vous prie, nous reviendrons, nous reviendrons; j'espère que la folie qui nous force à vous abandonner ne sera pas de longue durée, bientôt nous serons rejoints. » Ces paroles étaient entrecoupées de sanglots; mais le sévère don Quichotte, indigné de tant de faiblesse, fixe sur Sancho des yeux de colère : « Qu'as-tu, dit-il, homme sans courage, plus timide que le faon des bois, plus pusillanime que le ver de terre? Que te manque-t-il? et que souffres-tu? Assis à ton aise dans un navire, comme Cléopâtre sur le Cydnus, tu suis le paisible cours du plus beau fleuve du monde; tu fais cent lieues par minute; et depuis que nous parlons, nous avons déjà parcouru quarante degrés de latitude; nous avons au moins passé la ligne équinoxiale. — Dites-moi, monsieur, comment l'on est sûr que l'on a passé cette ligne. — Écoute : lorsque nos vaisseaux partent de Cadix pour les Indes, ils reconnaissent qu'ils sont au delà de la ligne équinoxiale à ce que tous les insectes qui sont alors dans le vaisseau viennent à mourir sur-le-champ. »

Sancho, qui écoutait son maître avec une extrême attention, porte vivement la main à sa jambe, et regardant don Quichotte : « Monsieur, lui dit-il, vous pouvez compter que nous n'avons point passé cette ligne, car je viens de prendre une puce qui me mordait jusqu'au sang; d'ailleurs Rossinante est là-bas, je le vois encore avec l'âne; et nous allons si doucement que nous n'avons pas fait vingt toises. »

Dans ce moment la barque enchantée, arrivant près d'une grande île où le lit du fleuve était plus étroit, se mit à marcher plus rapidement, et, se rapprochant du bord, alla donner contre un tronç de saule, qui la fit aussitôt chavirer. Notre héros et son écuyer tombèrent au milieu des ondes. Don Quichotte, qui savait nager comme

un poisson, eut bientôt gagné la rive, malgré le poids de ses armes. Sancho, qu'il aida, se sauva de même; et comme ils se regardaient à terre ruisselant d'eau de toutes parts, ils se virent environnés de pêcheurs maîtres de la barque. Ceux-ci demandaient avec de grands cris qu'on leur payât le dommage. Don Quichotte ne s'y refusait point, pourvu, disait-il, qu'on lui indiquât la forteresse ou le château dans lequel on retenait captif le chevalier qu'il venait délivrer. « Quelle forteresse et quel chevalier? répondaient toujours les pêcheurs. Il ne s'agit que de notre barque, que vous avez pensé mettre en pièces. — Allons, dit enfin le héros, je vois que je prêche dans le désert, et je commence à deviner le grand secret de cette aventure : c'est un combat de magiciens. L'un voulait que je délivrasse ce malheureux chevalier, l'autre veut le retenir; l'un m'envoya cette barque, et l'autre l'a renversée. J'ai fait tout ce qu'il m'était possible de faire; apparemment que les destinées réservent à un autre un si grand exploit. Il suffit; qu'on paye ces bonnes gens. » Sancho convint du prix avec les pêcheurs, et sur-le-champ l'acquitta. Nos deux héros, assez tristes, après s'être séchés au soleil, s'en retournèrent joindre leurs coursiers. Telle fut la glorieuse fin de l'aventure de la barque enchantée.





## CHAPITRE XXVII

COMMENT NOTRE HÉROS RENCONTRA UNE BELLE DAME QUI CHASSAIT

Sancho voyait avec douleur que la bourse de son maître tirait à sa fin. Chaque maravédis qu'il en fallait ôter pour les folies de don Quichotte lui arrachait de douloureuses larmes. Il commençait à désespérer de parvenir à la haute fortune qui lui avait été promise, et réfléchissait en silence au parti qu'il devait prendre, tandis que notre héros, occupé de Dulcinée, s'éloignait des bords de l'Èbre.

Comme ils traversaient tous deux une prairie, don Quichotte aperçut une troupe de fauconniers et de chasseurs. Au milieu d'eux était une jeune dame, d'une figure agréable et noble, en superbe habit d'amazone, et montée sur une haquenée blanche. Elle tenait à la main un faucon ; la déférence, les hommages qu'on s'empressait de lui rendre, annonçaient qu'elle était d'un haut rang et qu'elle commandait à tous les chasseurs.

« Mon fils Sancho, dit notre chevalier, cours auprès de cette belle dame qui porte un oiseau sur le poing : dis-lui que le chevalier des Lions, qui met à ses pieds son profond respect, lui demande la permission de se présenter devant son altesse, pour lui offrir ses services. »



Sancho part au trot de son âne, arrive au milieu des chasseurs, s'approche de l'amazone, descend, se met à genoux, et lui dit : « Madame, qui êtes si belle, je m'appelle Sancho Pança, écuyer du chevalier des Lions, que vous voyez arrêté là-bas. Mon maître, qui s'appelait jadis le chevalier de la Triste Figure, m'envoie vous dire qu'il serait charmé de baiser les pieds de votre beauté, de se consacrer au service de votre altesse et de votre oiseau ; mais il faut pour cela votre permission ; et j'ajoute que votre seigneurie peut fort bien la lui donner, parce qu'elle n'en sera pas fâchée. — Aimable écuyer, répondit la dame, vous vous acquittez à merveille des messages que l'on vous donne. Commencez par vous relever ; l'ami, le compagnon fidèle du chevalier de la Triste Figure, dont je connais parfaitement et la gloire et les exploits, ne doit point parler à genoux. Levez-vous donc, je vous prie, et retournez dire à votre maître que le duc mon époux et moi nous serons charmés tous les deux de le recevoir dans notre maison, peu éloignée d'ici. »

Sancho, surpris, enchanté d'entendre le nom de duc, et de se voir si bien accueilli, si bien traité par une duchesse, ne songeait pas à se relever, et ne se lassait point de considérer cette dame si bien mise, si agréable, si polie pour les écuyers. La duchesse, en lui tendant la main, lui demanda si son maître n'était pas ce fameux don Quichotte de la Manche, amant de Dulcinée du Toboso, dont on avait imprimé l'histoire. — « C'est lui-même, répondit Sancho ; et l'écuyer, que vous devez avoir vu dans l'histoire jouer un assez beau rôle, c'est moi, madame la duchesse, à moins que l'imbécile d'historien ne m'ait changé en nourrice. — J'en suis ravie, reprit la duchesse ; cette certitude ajoute au désir que j'ai de vous recevoir avec votre illustre maître. »

Notre écuyer s'inclina respectueusement, traversa d'un air fier la troupe des chasseurs, alla remonter sur son âne, et rendre compte à don Quichotte de l'agréable réponse de madame la duchesse. Notre héros, en l'écoutant, se redresse sur sa selle, s'affermit sur ses étriers, lève sa visière, raccourcit ses rênes pour donner un peu de grâce à Rossinante, et s'avance la tête haute. La duchesse, pendant ce temps, avait fait appeler son époux, l'avait instruit de l'ambassade ; et, comme ils avaient lu tous deux la première partie de cette histoire, ils se firent un plaisir extrême de connaître le héros de la Manche, de se plier entièrement à son humeur, à ses idées, et con-

vinrent de le traiter comme un véritable chevalier errant. Don Quichotte, arrivant alors, voulut se hâter de descendre ; Sancho, se dépêchant aussi d'aller lui tenir l'étrier, s'embarrassa si bien la jambe dans une corde de son bât, qu'il resta pendu par le pied. Notre héros ne le vit point, et, croyant qu'il tenait son étrier, descendit sans précautions ; mais la selle de Rossinante, apparemment mal sanglée, entraînée par le poids du corps, tourna sous le ventre, et le chevalier arriva à terre couché de son long. Au désespoir de cet accident, il maudissait tout bas et sa selle et son traître d'écuyer, lorsque les chasseurs, par l'ordre du duc, coururent le relever et dépendre le pauvre Sancho. Don Quichotte, un peu froissé de sa chute, venait en boitant se mettre à genoux devant madame la duchesse. Le duc le retint, l'embrassa : « Seigneur chevalier de la TristeFigure, lui dit-il d'un ton sérieux, il est bien cruel pour moi que le premier pas que vous faites sur mes terres puisse vous sembler une chute ; j'ose me flatter que ce contretemps ne vous dégoûtera point de demeurer avec vos admirateurs. — Vaillant prince, répondit le héros, il n'est point de plaisir qu'on n'achète ; et je ne me plaindrais point de payer beaucoup plus cher le bonheur extrême de vous faire ma cour. Par terre ou debout, à cheval, à pied, de toutes façons, je n'en suis pas moins dévoué à vos ordres et à ceux de madame la duchesse, dont la suprême beauté exerce un empire si doux. »

Sancho, libre alors et relevé de terre, vint se mêler à l'entretien. « Madame, je dois prévenir votre altesse, dit don Quichotte, que jamais chevalier errant n'eut un écuyer aussi familier, aussi bavard que le mien : je vous en demande pardon pour lui. — Félicitez-m'en plutôt, reprit la duchesse en riant ; dès longtemps je suis instruite que Sancho a de l'esprit, de la gaieté, de la grâce : il peut parler beaucoup et souvent, sans craindre de m'ennuyer. — Allons, ajouta le duc, prenons le chemin du château, si l'illustre chevalier de la TristeFigure veut nous faire l'honneur d'y venir. »

Don Quichotte remonta sur son coursier ; le duc reprit aussi le sien, et la duchesse, placée entre son époux et le chevalier, se mit en route vers le château. Au bout de quelques pas, elle appela Sancho pour venir causer avec elle. Sancho ne demandait pas mieux ; il poussa promptement son âne à côté de la duchesse, se mit en rang avec M. le duc, et ne laissa pas tomber la conversation.



## CHAPITRE XXVIII

QUI CONTIENT DE GRANDES CHOSES

Lorsque l'on approcha du château, le duc alla lui-même en avant, donner des ordres pour la réception qu'il voulait faire à don Quichotte. Dès que le chevalier arriva, deux écuyers, richement vêtus, vinrent l'aider à descendre ; quatre belles demoiselles lui présentèrent en cérémonie un superbe manteau d'écarlate, qu'elles attachèrent à ses épaules. Les galeries se remplirent de monde, et tous les habitants de la maison, se réunissant pour voir le héros, jetant sur lui des essences, criaient : « Heureux, heureux le jour où nous recevons ici la fleur de la chevalerie ! » Enchanté de tant d'honneurs, don Quichotte s'avancait gravement, donnant la main à la duchesse, et remerciant tout bas le ciel de ce qu'enfin, une fois dans sa vie, il se voyait traité de la même manière qu'il avait vu, dans ses livres, traiter les anciens chevaliers errants.

Sancho pour ne pas se séparer de sa bonne amie la duchesse, avait été forcé d'abandonner son âne : il se le reprochait au fond du cœur ; et sa tendre inquiétude pour son animal lui fit aborder une

vieille duègne, qu'il distingua dans la foule. Il la pria, sans façon, de conduire son âne à l'écurie. La dame, indignée, éclata en invectives et menaça l'écuyer de le faire repentir de son insolence.

A cet éclat, la duchesse, se retournant, vit que la duègne avait les yeux hors de la tête et le visage fort allumé. « Que vous arrive-t-il? lui demanda-t-elle. — Madame, c'est ce paysan qui veut que j'aie panser son âne. — Madame la duchesse, répliqua Sancho, j'étais occupé de mon âne, que j'ai laissé seul dans la cour; et j'ai fait part de mon chagrin à cette dame, parce que je la croyais plus charitable qu'une autre. — Sancho, dit alors don Quichotte, ce n'est pas ici le lieu de parler de tout cela. — Pardonnez-moi, monsieur, c'est partout le lieu de songer aux gens qu'on aime; et partout où j'y songe, j'en parle. — Vous avez raison, interrompit le duc; mais soyez parfaitement tranquille, j'ai donné des ordres pour que votre âne fût conduit à l'écurie, et traité comme vous-même. Il sera content, je vous en réponds. »

A la suite de cet entretien, qui divertissait tout le monde, excepté notre héros, on l'introduisit dans une superbe salle, tapissée de drap d'or. Six demoiselles vinrent le désarmer; ensuite il fit appeler son écuyer pour achever sa toilette, et s'enferma seul avec lui. « Sot que vous êtes, lui dit-il alors, que signifie votre scène avec cette vénérable duègne? Était-ce le moment de vous occuper de votre âne? A la manière dont on nous traite, craignez-vous qu'on oublie nos courriers? Prenez-y garde, Sancho; vous ne vous observez point assez: vous semblez vous plaire à faire deviner promptement que vous êtes sans éducation. Parlez moins, parlez beaucoup moins; réfléchissez avant de parler, ne détruisez pas vous-même le bien qui doit vous arriver, et par les personnes avec qui nous sommes et par le maître que vous servez. »

Sancho promit de bonne foi d'être plus circonspect à l'avenir, et de se mordrela langue toutes les fois qu'il voudrait dire une sottise. Il habilla son bon maître, qui mit par-dessus son pourpoint chamois le beau manteau d'écarlate, le baudrier de loup marin soutenant sa redoutable épée, sur sa tête un bonnet de satin vert, et sortit dans cet équipage. Les demoiselles étaient à la porte, tenant une aiguière d'or pour qu'il se lavât les mains. Quand cela fut fait, douze pages, précédés d'un maître d'hôtel, vinrent lui annoncer que le dîner était

prêt. Don Quichotte, entouré des pages, fut conduit avec beaucoup de pompe à la salle du festin.

« Y a-t-il longtemps, demanda la duchesse, que le chevalier des Lions n'a eu de nouvelles de madame Dulcinée ? Lui a-t-il envoyé depuis peu quelques guerriers, quelques géants vaincus ? — Madame, répondit le héros, vous rouvrez une plaie profonde. C'est en vain que plusieurs géants, plusieurs guerriers abattus ont reçu l'ordre de moi d'aller trouver Dulcinée. Comment pourront-ils la reconnaître ? Elle est enchantée, madame : elle est tout à coup devenue une laide paysanne. — Non pas aux yeux de tout le monde, reprit Sancho ; car j'en ai toujours vu fort belle, surtout fort gaillarde et très leste. Je vous réponds, madame la duchesse, qu'elle vous saute sur une bourrique plus légèrement qu'un chat sur une table, et qu'il n'y a pas de danseur de corde qui fasse aussi bien la cabriole. — Vous l'avez donc vue enchantée ? demanda le duc à Sancho. — Si je l'ai vue, monseigneur ! c'est de ma façon qu'elle l'est, c'est-à-dire que c'est moi qui ai découvert le premier ce malheureux enchantement. »

La duchesse n'en pouvait plus de rire, et trouvait Sancho plus divertissant et plus aimable que son maître. Enfin le dîner s'acheva. Dès que l'on fut sorti de table, quatre demoiselles se présentèrent : l'une portait une aiguière, l'autre un pot à eau d'argent ; la troisième du linge extrêmement fin, et la quatrième, les bras retroussés jusqu'aux coudes, avait à la main une savonnette de senteur. Celle qui tenait l'aiguière vint, avec beaucoup de grâce, la placer sous le menton de don Quichotte, qui, la regardant sans parler, et croyant que c'était un usage du pays, se laissa faire, et allongea son maigre cou. La seconde demoiselle versa de l'eau dans l'aiguière : celle qui portait la savonnette se mit à savonner la barbe du héros, et, faisant mousser fort habilement l'eau que l'on versait sans cesse, couvrit avec cette mousse les joues, le nez, jusqu'aux yeux du docile chevalier. Le duc et la duchesse, qui n'avaient point ordonné cette cérémonie, se regardaient et ne savaient s'ils devaient en rire ou s'y opposer. Tout à coup la demoiselle qui savonnait toujours se plaignit de manquer d'eau : une de ses compagnes en alla chercher ; et notre pauvre chevalier demeura, pendant ce voyage, le cou tendu sur l'aiguière, le visage couvert de mousse, et les paupières fermées, pour qu'elle n'entrât pas dans ses yeux. Tout le monde mourait d'envie de rire.

mais tout le monde se contenait; et les trois demoiselles, debout, immobiles, la tête baissée, n'osaient regarder leurs maîtres, qui avaient de la peine eux-mêmes à s'empêcher d'éclater. Enfin l'on apporta de l'eau; la demoiselle acheva de laver la barbe de don Quichotte, l'essuya doucement avec le linge, lui fit, ainsi que ses trois acolytes, une profonde révérence, et se retirait gravement, lorsque le duc, pour prévenir tout soupçon de notre héros, rappela l'aimable baigneuse, et lui demanda de vouloir lui rendre le même service. La demoiselle l'entendit à merveille; et, se mettant à l'ouvrage, traita précisément son maître comme elle avait traité le chevalier.

Sancho, fort attentif à tout ce qu'il voyait, disait entre ses dents : « Par la morde ! je voudrais bien que ce fût l'usage de laver la barbe des écuyers aussi bien que celle de leurs maîtres; cette cérémonie me plairait assez, quand même on irait jusqu'à me raser. — Que dites-vous tout bas, Sancho? lui demanda la duchesse. — Je dis, madame, qu'il fait bon vivre pour apprendre. Jusqu'à présent j'avais pensé que chez les princes on se contentait, en sortant de table, de donner à laver les mains : j'ignorais qu'on vint savonner la barbe; et, dans le fond, cette coutume me paraît fort propre et fort agréable. — Eh bien ! mon ami, vous n'avez qu'à parler, ces demoiselles vous laveront la barbe. Voyez, dit-elle au maître d'hôtel, à ce que l'on donne à Sancho tout ce qu'il pourra désirer. » Le maître d'hôtel promit d'y veiller, et emmena l'écuyer dîner avec lui.

Don Quichotte, demeuré seul avec ses aimables hôtes, parut de Dulcinée selon sa folie, et de beaucoup d'autres choses avec esprit et raison. Après l'avoir écouté, le duc lui demanda sérieusement s'il pensait que son écuyer Sancho fût en état de bien gouverner l'île dont il voulait lui faire don. Don Quichotte, tout en faisant quelques petites réserves, répondit que son écuyer serait un excellent gouverneur.

Dans ce moment l'on entendit de grands cris, beaucoup de tapage, et l'on vit arriver Sancho tout effrayé, portant au cou un tablier de cuisine, et poursuivi par une douzaine de valets, dont l'un tenait un chaudron rempli d'eau fumante. « Qu'est ceci? demanda la duchesse; que voulez-vous à ce brave homme? — Madame, répondit un des valets, nous voulons lui laver la barbe, selon les ordres de votre excellence, et monsieur ne veut pas s'y prêter. — Non, sans doute,

s'écria Sancho; son excellence n'a pas ordonné de prendre un chaudron pour plat à barbe; et cette eau bouillante ne ressemble point à la savonnette de senteur dont on s'est servi pour mon maître. Je ne veux point de vous pour mes barbiers : le premier qui touche à ma barbe, je lui applique le poing fermé sur la sienne, de façon qu'il s'en souviendra. — Sancho a raison, reprit la duchesse en affectant un air sérieux, qu'elle pensa perdre deux ou trois fois en regardant la mine de l'écuyer; vous êtes tous bien hardis d'oser contrarier un homme que monsieur le duc a fait gouverneur, et que vous savez être mon ami; laissez-le en paix, je vous le conseille, ou je vous chasse tous à l'instant. »

Cette seule parole fit fuir les valets. Sancho voulut d'abord les poursuivre; mais, par réflexion, il revint, portant toujours son tablier au menton, se jeter aux genoux de la duchesse. « Madame, lui dit-il, c'est fini : d'après la bonté que vous venez de me témoigner, je suis décidé à me faire chevalier errant, et à vous choisir pour ma dame. En attendant, je ne suis qu'un pauvre écuyer, laboureur de mon métier; je m'appelle Sancho, j'ai une femme et des enfants; si dans tout cela vous trouvez quelque chose qui puisse vous convenir, tout est à votre service, vous en pouvez disposer comme de votre bien propre. — Il est aisé de voir, répondit la duchesse, que vous fûtes élevé dans le centre même de la politesse et de la fine galanterie. Vous parlez et vous pensez comme le digne compagnon du plus courtois des chevaliers. J'en suis reconnaissante, mon ami Sancho, et j'espère vous le prouver en pressant monsieur le duc de vous donner le gouvernement qu'il vous a promis. »

Après cet entretien, don Quichotte se retira pour aller faire sa méridienne. La duchesse invita l'écuyer à venir dans une salle fraîche, où elle comptait passer l'après-midi avec ses femmes. Sancho lui répondit que, quoique son usage fût toujours de reposer quatre ou cinq heures après son diner, cependant il allait la suivre, et qu'il ferait son possible pour ne pas s'endormir en causant avec elle. Le duc alla donner de nouveaux ordres pour les fêtes chevaleresques qu'il préparait à notre héros.



## CHAPITRE XXIX

### ENTRETIEN DE LA DUCHESSÉ ET DE SANCHE

Sancho, selon sa promesse, alla trouver la duchesse, qui le fit asseoir près d'elle, quoique le modeste écuyer refusât d'abord cet honneur. Forcé d'obéir à la fin, il fut aussitôt entouré par les duègues et les demoiselles de la suite de la duchesse; et celle-ci commença la conversation. « Mon cher gouverneur, lui dit-elle, à présent que nous sommes en liberté, je voudrais que votre seigneurie m'expliquât deux ou trois choses qui m'ont embarrassée en lisant l'histoire du grand don Quichotte. Par exemple, il est bien certain que vous n'avez jamais vu madame Dulcinée; que vous ne lui portâtes point la lettre de votre maître : comment avez-vous osé lui dire que vous l'aviez trouvée criblant du blé; qu'elle vous avait fait telle réponse? Je ne reconnais point dans ce mensonge la fidélité d'un bon écuyer, et je suis fâchée d'avoir un petit reproche à faire à quelqu'un que j'estime et que j'aime autant que vous. »

A ces paroles, Sancho se lève, et mettant le doigt sur sa bouche,



le corps à demi courbé, marchant sur la pointe des pieds, il va regarder doucement sous les tables, derrière les meubles, s'assure que la porte est fermée, revient à pas de loup prendre sa place, et d'un air mystérieux : « Je voulais être sûr, dit-il, que personne ne nous écoute, avant de vous révéler des secrets fort importants. Le premier de ces secrets va sûrement beaucoup vous surprendre; je n'ai rien de caché pour vous, madame la duchesse, et je vous confie que depuis longtemps, je regarde monseigneur don Quichotte comme un peu fou. Ce n'est pas qu'il ne dise parfois des choses pleines de sagesse, qui le font admirer de tous ceux qui les entendent; mais cela n'empêche point que je n'aie de bonnes raisons de penser qu'il extravague souvent. D'après cette opinion, je me permets, lorsque je suis dans l'embarras, de m'en tirer en lui faisant croire tout ce qui me vient dans la tête; c'est ainsi que je lui rapportai la réponse de madame Dulcinée, et c'est ainsi qu'il n'y a pas huit jours j'ai enchanté de ma façon cette très illustre dame. » La duchesse voulut savoir l'histoire de l'enchantement; notre écuyer la raconta dans tous ses détails, et dans des termes qui divertirent fort la compagnie.

« C'est fort bien, reprit la duchesse; mais, d'après les aveux que vous me faites, il me vient un assez grand scrupule. Je pense à vous, et je me dis : Puisque don Quichotte est fou, puisque Sancho, son écuyer, le connaît pour tel, et que malgré cette connaissance il ne laisse pas de le suivre et de s'associer à ses folies, il s'ensuit que mon ami Sancho doit être un peu fou lui-même. D'après ce raisonnement, ma conscience me reproche d'employer mon crédit auprès de mon époux pour obtenir une île à Sancho, c'est-à-dire pour donner des hommes à gouverner à un homme qui n'est pas en état de se gouverner lui-même. — Vraiment! répondit l'écuyer, votre manière de raisonner et votre scrupule sont fort justes. Je suis le premier à convenir que, si j'avais deux grains de bon sens, j'aurais depuis longtemps quitté mon maître; mais, madame la duchesse, écoutez bien ce petit mot, qui vaut peut-être beaucoup de raison : j'aime monseigneur don Quichotte; nous sommes du même village, il m'a nourri, m'a donné des ânes; il a un bon cœur, moi aussi : nous ne nous séparerons qu'à la mort. Quant à ce gouvernement promis, si vous y voyez de l'inconvénient, je m'en passerai fort bien. Peut-être même sera-ce un bonheur pour moi de ne pas l'avoir.

Sancho écuyer ira plus aisément en paradis que monsieur Sancho gouverneur. Ainsi, madame la duchesse, ne vous gênez point, je vous prie; gardez votre île, si le cœur vous le dit; pourvu que vous me donniez votre amitié, je serai plus que content.

— Non, non, mon bon Sancho, reprit la duchesse, vous devez savoir que la parole des chevaliers est sacrée; or monsieur le duc est chevalier, quoiqu'il ne soit pas errant; il vous a promis une île, et vous l'aurez en dépit de tous les envieux. Je vous recommande seulement de traiter avec bonté vos vassaux, qui sont tous des gens de bien. — Qu'ils soient tranquilles, madame la duchesse, et vous pouvez l'être sur ma parole. J'ai été pauvre; c'est une grande avance pour avoir compassion des pauvres. On plaint le mal quand on l'a senti: de ce côté point d'inquiétude. Pour ce qui est de ne point se laisser tromper par les fripons qui viennent toujours enjôler les grands et leur faire faire des sottises, je vous réponds qu'avec moi ces beaux messieurs perdront leur temps. Soyez donc sûre que les bons trouveront en moi leur ami; que je les écouterai, les recevrai, les servirai à tous les instants du jour. Pour les méchants point d'oreille. Voilà tout mon secret: cela suffit-il? — Sans doute, et je n'ai plus la moindre inquiétude sur votre gouvernement; mais je vous avoue qu'il m'en reste un peu sur ce que vous m'avez dit de madame Dulcinée. Vous êtes persuadé que son enchantement n'est pas véritable, que c'est vous qui l'imaginâtes et qui le fites croire à votre maître. Savez-vous bien, mon cher ami, que vous pourriez être dans l'erreur, et que la paysanne montée sur l'âne était Dulcinée elle-même? Je vous étonne; mais j'ai de bonnes raisons pour vous parler ainsi. Dès longtemps nous sommes liés avec certains enchanteurs, qui nous veulent du bien et nous avertissent de ce qui se passe dans le monde. C'est par eux que je suis instruite que tout ce que vous avez dit à votre maître, en croyant mentir, se trouvait vrai de point en point; que lorsque vous pensiez le tromper, c'était vous-même que vous trompiez, et que la malheureuse Dulcinée est en effet devenue une laide paysanne. Il y a plus: c'est qu'il est très vraisemblable qu'à l'instant où vous y penserez le moins, vous la verrez paraître ici. »

Notre écuyer, stupéfait, écoutait la duchesse attentivement. « Ma foi, madame, dit-il, je suis tenté de vous croire, en me rappelant ce

qu'a vu mon maître dans la caverne de Montésinos. Tout se rapporte avec vos paroles, et me donne beaucoup à penser. Au fait, dans toute cette histoire je n'eus point de mauvaise intention. Je vis une paysanne, je la crus telle, et voilà tout. Si c'est madame Dulcinée, ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre; il serait très injuste que cela m'attirât quelque affaire avec les ennemis de mon maître, et qu'on allât répétant : Sancho a dit ceci, Sancho a dit cela. Je n'aime point les caquets : et madame Dulcinée n'a qu'à s'arranger comme elle voudra; je déclare que je n'y suis pour rien. Il est pourtant bien extraordinaire que ce que je croyais avoir pris sous mon bonnet pour satisfaire la curiosité de monseigneur don Quichotte se trouve ensuite une chose vraie. J'ai donc deviné ce qu'il en était, et je l'ai dit sans le savoir? — N'en doutez pas, Sancho; je suis votre amie, et je ne voudrais pas vous tromper. Mais racontez-moi, je vous prie, ce que votre maître a vu dans la caverne de Montésinos. »

Notre écuyer fit alors, à sa manière, le détail circonstancié du voyage souterrain de don Quichotte. Son récit amusa beaucoup la duchesse, qui lui confirma de nouveau la promesse du gouvernement et l'envoya se reposer. Sancho, plein de joie, lui baisa la main, et la supplia de lui accorder une grâce, qui lui tenait infiniment au cœur. « Parlez, lui dit la duchesse, vous avez tout pouvoir sur moi. — Ah! madame, c'est que je crains de fâcher votre grandeur; mais je ne puis m'empêcher de lui recommander mon âne; j'ai peur qu'on ne le néglige dans cette grande maison, et je vous prie de dire un petit mot pour que l'on prenne soin de lui. — Je m'en charge, soyez tranquille; j'irai moi-même veiller à ce qu'il ne manque de rien. — Non, je vous en prie, ce serait trop; ni lui ni moi ne méritons une visite de votre part; mais un petit mot en passant, voilà tout ce que nous voulons. — J'en dirai plus d'un, je vous le promets; et je vous conseille, lorsque vous irez prendre possession de votre île, d'y mener votre âne avec vous. — Oh! que je n'y manquerai pas; et ce ne sera pas le premier âne que l'on aura vu établir dans un bon gouvernement. »

Cela dit, Sancho s'en alla dormir, et la duchesse rejoignit son époux, pour préparer à don Quichotte une belle et grande aventure, parfaitement dans le goût de l'ancienne chevalerie.